

# François Bondy (1915-2003)

PIERRE GRÉMION

*François Bondy a été l'un des principaux animateurs de Preuves, qui, en des temps anciens, avait été une des rares revues françaises à combattre le communisme. Raymond Aron en fut l'un des principaux collaborateurs et contribua à sa renommée. Largement financée par le Congrès pour la liberté de la culture, elle n'a pas survécu à la crise qu'a connue cette organisation à la fin des années 1960. François Bondy se retira alors en Suisse. Il a soutenu la création de notre revue et il a fait partie de notre comité de rédaction depuis le début. Sa présence y symbolisait la dette intellectuelle et politique des fondateurs de Commentaire à l'égard de Preuves pour les combats que cette revue avait menés en France et en Europe. François Bondy vient de disparaître mais le rôle qu'il a joué en France ne sera pas oublié. Les comités de notre revue souhaitent témoigner à sa famille les sentiments de peine et de fidélité qu'ils éprouvent et qu'exprime Pierre Grémion dans son article.*

J.-C. C.

**F**RANÇOIS Bondy, qui fut pendant deux décennies, à Paris, le directeur de *Preuves*, est mort à Zurich le 27 mai dernier. Il avait quatre-vingt-huit ans. De cette revue et de son directeur son ami Jean Blot a écrit, voici bientôt vingt ans : « Il en fit l'instrument de cette ouverture d'esprit, de cette impérieuse et ironique tolérance qui ne sont qu'à lui. Elle restera sans doute dans nos lettres, et en grande partie grâce à lui, comme la seule revue française véritablement cosmopolite. » Et encore : « Largement ouverte au plan esthétique, *Preuves*, sans jamais rien céder à l'esprit d'intolérance, de caste ou de parti, se maintint avec rigueur dans un libéralisme social-démocrate dont cette revue fut, en France au moins, l'un des plus éloquents et sans doute l'un des derniers porte-parole. »

J'extraits ces lignes du texte que Jean Blot a donné au *Festschrift* que les amis de François Bondy lui avait offert à l'occasion de ses soixante-dix ans (1). Les contributions venaient de Zurich, Berlin, Bâle, Vienne, Paris, Londres, Cambridge. Fritz-René Alleman, René König, Richard Lowenthal, Melvin Lasky, Herbert Luthy, Daniel Bell, Jean Starobinski, Constantin Jelenski, entre autres, apportèrent leur témoignage à ce petit volume amical.

## Un Européen errant

Essayiste littéraire et analyste politique, François Bondy écrivait en allemand, en italien, en français. Il fut tour à tour et simultanément

(1) *Homme de lettres, Fundesgabe für François Bondy*, Zurich, 1985.

ment journaliste, traducteur, directeur de revue, producteur d'émissions radiophoniques et télévisuelles. Richard Lowenthal voyait en lui un Européen errant. L'homme avait traversé beaucoup de villes et beaucoup d'illusions. Sa très grande familiarité avec l'héritage culturel de l'Europe était faite d'affection et d'ironie. L'arrière-plan de cette ironie, poursuivait Lowenthal, je le connais bien : c'est notre expérience commune de la révolution totalitaire. François Bondy a une façon unique d'opposer l'ironie au totalitarisme.

C'est en août 1983 que je me suis rendu à Zurich pour la première fois pour le rencontrer. Il préparait alors un film sur Montaigne pour la télévision allemande. Nos contacts se multiplièrent à la faveur du développement de mon travail sur le Congrès pour la liberté de la culture et de la préparation d'une anthologie de *Preuves* qui devait sortir trois semaines avant la chute du mur de Berlin dans la collection Commentaire (Julliard). Je mesure aujourd'hui ce qu'il y avait d'improbable dans cette rencontre entre un boursier de la France des années 50 et un critique littéraire issu de la haute culture d'Europe centrale, on peut même dire d'une dynastie littéraire puisque son grand-père dirigea le théâtre allemand de Prague et que son père fut un écrivain et un traducteur prolifique. Ce qui m'avait conduit vers François Bondy via Constantin Jelenski (c'est Jelenski qui me donna son adresse à Zurich et qui un peu plus tard me confia son exemplaire du *Festschrift*) en ce début des années 80, c'était le basculement de la conjoncture intellectuelle française marquée par l'acceptation du phénomène communiste comme phénomène totalitaire. Mais, très au-delà d'un travail universitaire, sa conversation, à travers quelques jalons de son itinéraire, avait le pouvoir singulier d'inviter à regarder autrement une époque.

De son séjour à Paris dans l'avant-guerre, François évoquait surtout sa collaboration à la revue *Que faire?*, une revue oppositionnelle du Parti communiste français auquel il avait adhéré avant de s'en détacher pour se rapprocher de la SFIO tout comme André Ferrat dont il devait rester l'ami. C'est à la même époque qu'il fit la connaissance de Pierre Loschak, dont il publia les chroniques parisiennes en Suisse pendant la guerre (Loschak sera par la suite un collaborateur de *Preuves*

sous son pseudonyme de Pierre Brizon). Son activisme politique lui vaut d'être interné au camp du Vernet par Georges Mandel. C'est au Vernet qu'il fait la connaissance d'Arthur Koestler. Son passeport suisse lui permet d'être relâché rapidement. De retour en Suisse, il collabore à un quotidien socialiste, *Libera Stampa*, où il rédige deux fois par semaine une chronique de politique étrangère. Einaudi, Ferrero, Silone écrivaient dans *Libera Stampa*. Il fonde au Tessin une revue trimestrielle, *Swizzera Italiana*, et traduit Croce et Ferrero en allemand.

### C'est à Zurich...

C'est à Zurich qu'il fait la connaissance de Silone dont il restera toute sa vie un proche. François insistait beaucoup sur le rôle intellectuel joué par Zurich dans la guerre et l'après-guerre. Il y eut là, m'expliquait-il, une symbiose entre une Suisse jeune et des émigrés allemands et autrichiens. Ce fut un moment de grande stimulation intellectuelle. Les écrivains émigrés n'avaient pas le droit d'écrire dans la presse, dès lors leur capacité d'expression se tournait vers le théâtre et le cabaret. Dès cette époque, François Bondy collabore à la *Weltwoche*. Après la guerre, les Suisses jouèrent un rôle charnière : ils écrivaient un meilleur allemand ; ils connaissaient le monde dont les jeunes Allemands avaient été totalement coupés. C'est dans ce climat que naît le projet de lancer une grande revue européenne. Herbert Luthy en rédigea le projet, « mais nous avons été maladroits pour trouver de l'argent », ajouta François qui ne m'en dit jamais davantage.

Outre le théâtre (Frisch, Dürrenmatt), ce dynamisme suisse devait s'exprimer particulièrement dans la presse. Cinq journalistes jouèrent alors un certain rôle, me dit-il : Alleman, Gasser, Luthy, Sutter et moi. Melvin Lasky devait beaucoup s'appuyer sur eux pour lancer et faire décoller *Der Monat* à Berlin au lendemain de la guerre. Fritz-René Alleman compta énormément pour *Der Monat*. Quant à Luthy, il faut rappeler que *La France à l'heure de son clocher* est fait d'une reprise d'articles sur la situation française publiés dans la revue de Lasky.

C'est à Zurich qu'a lieu la rencontre de Melvin Lasky et de François Bondy après la guerre. Les deux jeunes journalistes (Lasky

qui est venu en Europe comme correspondant du *New Leader* doit avoir 24 ou 25 ans) ont en commun un profond intérêt pour la politique et la littérature. De ce premier contact va naître une longue amitié. Dès notre première rencontre, François me fit part de son admiration pour Lasky, pour son érudition historique, pour son extraordinaire détermination dans l'effort sur le long terme à travers *Der Monat* puis *Encounter*. Dans le *Festschrift* pour Bondy, Lasky écrivit : il m'a aidé à lancer *Der Monat*, je l'aiderai à lancer *Preuves*. Nulle surprise, dès lors, que François Bondy se retrouve dans le noyau des organisateurs du *Kongress für Kulturelle Freiheit* dont Melvin Lasky est la cheville ouvrière et qui se tient à Berlin en juin 1950. Dès l'automne de la même année, Bondy participe avec Irving Brown à l'organisation d'une nouvelle réunion à Bruxelles qui jette les bases d'un Mouvement international pour la liberté de la culture, et c'est comme délégué aux publications de ce mouvement qu'il arrive peu après à Paris pour y faire paraître en mars 1951 le premier numéro d'un bulletin de liaison : *Preuves*. Le mouvement capote mais le bulletin lui survit et Bondy transforme *Preuves* en revue dès octobre.

### *Preuves*

Converser avec François Bondy ce n'était pas se limiter au corridor Zurich-Berlin. C'était aussi rencontrer Allen Dulles à Berne. Puis, sur des terres qui me sont plus familières, passer de Neuchâtel à Genève et de Genève à Lyon. C'était croiser Jean Laloy et Jean-Marie Soutou, rencontrer Altiero Spinelli jetant les bases du fédéralisme européen, et un peu plus tard Henri Fresnay à Lyon pour une des toutes premières réunions fédéralistes tenue en France. C'était encore Denis de Rougemont qui revenait des États-Unis et lançait son Centre européen de la culture.

François possédait non seulement des dons exceptionnels de polyglotte, il semblait doté d'un sens non moins exceptionnel de l'ubiquité. Mais, au-delà des indications (toujours indirectes) qu'il me donnait ainsi sur sa trajectoire, il m'invitait à découvrir des univers qui, plus tard, s'entrecroiseraient dans *Preuves*.

*Preuves*, ce fut bien sûr la chance de sa vie et il était bien décidé à la saisir (il a 35 ans en 1950). Ce n'était pas seulement une ques-

tion d'opportunité comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui. C'était une question vitale. François Bondy était un homme qui vivait de revues et par les revues. Toute sa vie, il aura collaboré, dirigé, observé, réagi à des revues. La vie littéraire, politique, artistique ne se conçoit pas sans revues. Dès notre première rencontre, il me fit les éloges du *Contrepoint* de Georges Liébert et il me dit tout le bien qu'il pensait d'*Intervention* et de Jacques Julliard. Il regrettait que la littérature ait pratiquement disparu de *Commentaire* et du *Débat*. Il avouait aussi ne plus s'y reconnaître dans l'émiettement et l'éparpillement des revues littéraires de Paris. Homme de revue comme on en rencontre peu, François Bondy, lorsqu'il lance *Preuves*, a bien sûr en tête le projet avorté de grande revue européenne élaborée dans l'arche suisse. Il bénéficie également de l'expérience de *Monat* et des réseaux politiques et intellectuels que la revue de Melvin Lasky a contribué à structurer. Toutefois c'est la rencontre, en 1952, avec Constantin Jelenski qui fixera la physionomie de *Preuves*. « Kot » concluait ainsi sa contribution au petit volume offert à François Bondy pour ses soixante-dix ans :

« [...] je crains que ses différentes incarnations publiques d'"excellent critique littéraire" de "commentateur politique avisé" et de "parfait connaisseur de la littérature de l'Est" (bien qu'il soit tout aussi à l'aise dans le paysage des littératures anglo-saxonne, italienne, espagnole, française, sans parler de l'allemande) n'occulte à la postérité l'influence qu'ont exercée sur ses amis et à travers eux sur la culture de notre temps l'intelligence et l'imagination de cet homme généreux, joueur et mélancolique, à la fois curieux de tout, vraiment génial dans tous les sens du terme <sup>(2)</sup> ».

Deux ans plus tard, Constantin Jelenski disparaissait alors que les deux hommes s'approprièrent à intervenir en commun sur France-Culture à l'occasion d'une émission sur *Preuves*. « dix-huit ans après sa disparition, notre revue connaît un regain d'intérêt », notait François dans l'hommage à Constantin Jelenski qu'il publiait dans *Commentaire* <sup>(3)</sup>.

(2) Constantin Jelenski, « Sous le signe de Gombrovicz », *Homme de lettres*, op. cit.

(3) François Bondy, « Pour Kot », *Commentaire*, automne 1987.

**Retour**

Après avoir publié plus de deux cents numéros, *Preuves* s'achève à l'été 1969. Cette fin laissera un goût amer à François Bondy. Cette « revue française pas comme les autres », « aux origines Mitteleuropa et américaine », « apparue comme parachutée », se terminait ainsi « sans adieu au lecteur (4) ». Elle disparaissait en même temps que le Congrès pour la liberté de la culture. En effet, dans la débandade qui suit la polémique sur le financement du Congrès, l'état-major américain cherche avant tout à sauver *Encounter* qui en était le vaisseau amiral. *Preuves* en fait les frais. François Bondy retourne alors à Zurich. Tandis qu'il dirigeait *Preuves*, il n'avait cessé de collaborer à des journaux suisses ainsi qu'à *Die Zeit* en Allemagne (François avait une connaissance encyclopédique de l'histoire des pages culturelles et littéraires des grands journaux européens). Il assurait par ailleurs l'édition allemande des œuvres d'Eugène Ionesco. Il poursuit ses activités et entre à

*Schweitzer Monatshefte*. Les décennies 70 et 80 sont marquées par la publication de plusieurs recueils d'essais : *Aus Nächster Ferne* (1970), *Der Rest ist Schreiben* (1972), *Der Nachkrieg must kein Vorkrieg sein* (1985), *Pfade der Neugier* (1988). Il écrit désormais peu pour des revues ou des périodiques français. Il maintient cependant un contact avec Paris à travers la Fondation pour une entraide intellectuelle européenne. Il en était le dernier président lorsque la Fondation prononcera sa dissolution à Cracovie en 1991.

Qu'il me soit permis, pour honorer sa mémoire, de reprendre une strophe d'un poète, Jean-Paul de Dadelsen, qu'il avait publié jadis dans *Preuves* :

« *Le monde est en repos, dit-on ; les princes sont en paix, peut-être.  
Entre la nue basse et l'horizon convexe s'éloigne une gloire exténuée  
De lumière inaccessible. Le monde à travers fastes et largesses demeure  
Établi dans l'Exil.* »

Jean-Paul de Dadelsen, *Bach en automne*.

PIERRE GRÉMION

(4) François Bondy, « Une revue française pas comme les autres », postface, *Preuves, une revue européenne à Paris*, Julliard, coll. Commentaire, 1989.